

Jardinage et précarité :  
Après l'hortithérapie...  
voici le temps de « l'horti-empathie » ?

Traiter du jardinage et des personnes en difficulté est un pari difficile. Nous associons en l'occurrence une notion plurielle (le jardinage) à une notion en fin de compte assez floue. Que l'on parle, entre autres termes, de « pauvreté », de « précarité » ou de « difficulté d'autonomie », nous restons face à des « états de vie » difficilement délimitables.

Il existe des indicateurs déterminant les seuils en dessous desquels un foyer peut être considéré comme socialement fragile. Mais les personnes que l'on peut catégoriser de la sorte ne graduent déjà pas leur existence sur ces repères et ne s'imaginent donc pas nécessairement pauvres, précaires et dépendants...

Mais poussons le raisonnement : dans les temps de tension sociale, de doute sur l'avenir du modèle économique dont dépendent nos propres situations, ou de limitation d'accès aux ressources naturelles, bref, dans les temps confus d'aujourd'hui, qui ne se sent pas en situation précaire en cas de chômage ou de tensions au travail ?

Et sommes-nous vraiment à l'écart de toute difficulté d'autonomie, dès lors que nous dépendons pour beaucoup d'un modèle agricole qui tient par les aides et que les réserves alimentaires de nos villes sont limitées à une poignée de jours ?

Sans doute alors sommes-nous chacun assez en risque pour mettre l'empathie au cœur des réflexions menant à la création de jardins vivriers ou maraîchers dans une optique d'insertion par l'activité ou plus largement, de développement social.

Nous pourrions alors nous poser la question ainsi : aujourd'hui, à quelle « faim » répondrions-nous si nous étions à la place des personnes à qui nous proposons de jardiner la terre ? Et dans un avenir proche, que peut-il advenir qui puisse influencer sur les stratégies domestiques et les encourager maintenant à retrouver le chemin des cultures ? Depuis les jardins ouvriers de l'abbé Lemire, il ne s'est pas passé grand-chose de socialement innovant dans les jardins, si ce n'est quelques démarches collectives d'approvisionnement ou de transmission du savoir.

Au début des années 90, les *jardins de cocagne*, vaguement inspirés d'un modèle suisse, commencent alors de se développer à partir d'un slogan engageant : « *Vous voulez des légumes, ils veulent du travail, cultivons la solidarité* ». D'autres le dirent en Aquitaine avec des fleurs : les *Jardins d'aujourd'hui*. Actuellement, plus de 100 jardins de cocagne en France travaillent ainsi la terre avec une méthode agronomique d'avenir (la bio) et des gens dont pense souvent qu'ils n'en ont pas. Ce qui fait un beau paradoxe, dont les personnes en insertion se rendent d'ailleurs compte. Et qui fait surtout la démonstration que la culture de la terre est un moyen efficace de remettre des dizaines de milliers de personnes en réelle sensation d'utilité, en meilleure estime d'elles-mêmes, en confiance en l'avenir, en capacité d'apprendre et de s'intégrer à une économie qui pourtant n'a pas voulu d'eux. Les résultats sont toujours là, 20 ans plus tard. Sans doute parce que les instigateurs de ces jardins, très souvent, ne voulaient plus concevoir des d'activités occupationnelles mais donnaient un travail réellement utile et mesurable aux yeux des gens qui l'assuraient. Mieux encore, ils marchaient dans l'activité avec eux.

Mais c'est au milieu des années 90 que les amateurs d'innovations sociales que nous sommes prirent une belle claque revigorante à la rencontre des jardins communautaires new-yorkais. Voilà qu'en cultivant la terre, on resserrait les liens entre les

communautés. Des jardins nourriciers du Bronx aux œuvres d'art végétales collectives des quartiers plus gentrifiés de Broadway, sans oublier les volubiles jardins portoricains de l'East-side, nous en vîmes pour toutes les bourses, tous les esprits, toutes les cultures... pour peu que ces espaces de verdure réunissent le voisinage !

Retenu avant tout pour fabriquer du lien social, le concept de « jardin partagé » est donc né sitôt notre retour, avec un sérieux coup de main de la Fondation de France. Ce fut une explosion d'initiatives sociales formidables. Il est toutefois peut-être regrettable que la délégation française qui découvrit ces jardins n'ait retenu de cette diversité des genres que les jardins dont ils se sentaient les plus en affinité. On manqua notamment de considérer l'importance de la fonction nourricière de certains lieux visités, sans doute par incapacité de se décentrer de représentations personnelles privilégiant le bon, le beau, le « créatif-qui-nous-va-bien »... Quelques initiateurs du mouvement des jardins partagés se sont pourtant vainement efforcés dès 2008 (10 ans plus tard !) de faire prendre le tournant des « *terres nourricières en partage* » à un mouvement débordé par la gestion des rentes du jardin partagé dont soudainement, les élus de tout poil voulaient.

En tout cas, les jardins communautaires à vocation alimentaire du Bronx auraient sûrement apporté une part de réponse aux questions que nous sommes amenés à nous poser aujourd'hui et que pose aujourd'hui le mouvement international des *Incroyables comestibles* auprès de certaines populations hélas ! encore avisées : et si la l'autonomie alimentaire, et si la robustesse face aux crises étaient le fruit d'une mobilisation joyeuse, populaire et citoyenne, axée sur l'objectif de générer d'abondantes cultures à partager ? L'idée fait écho dans le monde et réussit déjà à faire naître à l'esprit des populations locales qu'elle touche, l'importance d'une alimentation relocalisée.

Pour notre part, nous avons créé des ateliers d'initiation au jardinage partir de techniques simplifiées, avec des populations en grande difficulté concernées par la faim ou par d'importants déséquilibres physiologiques. Dans le même temps, des ateliers culinaires et de citoyenneté alimentaire leur étaient prodigués. Avec l'expérience, nous-nous sommes rendu compte rapidement que le manque d'argent et de savoir faire n'étaient pas les seuls obstacles à la diversification alimentaire de bon nombre de personnes. Les néophobies alimentaires sont prégnantes et sont liées au manque d'estime de soi. La peur de la nouveauté et le manque de confiance en soi trouvent leur équivalence dans la difficulté d'aborder un monde également inconnu, celui du travail. Cette peur de la nouveauté, cette incapacité de se projeter dans des cadres inconnus, constituent les principales entraves au changement. Il a fallu, ici encore, que nous marchions au pas des personnes que nous voulions toucher pour apprendre ensemble à emprunter de nouveaux chemins vers le jardin.

Les pratiques utilisées pour jardiner et cuisiner ont ensuite donné alors lieu à la capitalisation de techniques simples sous forme de deux manuels : le ***Manuel des jardiniers sans moyens*** et le ***Manuel de cuisine pour tous***, librement téléchargeables\*\* ou que l'on peut se procurer au format livre à un prix particulièrement modique.

L'idée nous est ensuite venue de former de nouveaux transmetteurs de pratiques parmi les animateurs, éducateurs, bénévoles et travailleurs sociaux en place. Grâce aux ***ambassadeurs du jardinage et du bien vivre alimentaire***\*\* que nous formons à partir du Nord-pas-de-Calais, de Rhône-Alpes et d'Aquitaine, les opportunités d'apprentissage de techniques simples adaptées aux néophytes et aux impécunieux sont multipliés. Ces formations sont prescrites tout aussi bien aux animateurs de terrain qu'aux directeurs de structures, responsables de services, chefs de projets susceptibles de développer des

programmes d'autonomie alimentaire. Pour concevoir des actions de jardin, il faut savoir les vivre !

Dès le mois de octobre 2013, une **ambassade du bien vivre alimentaire**, sur le web 2.0, va compléter la panoplie d'outils librement disponibles pour conduire ce mouvement d'autoproduction accompagnée que nous jugeons nécessaire si nous voulons assurer la robustesse de nombreux foyers face aux crises présentes et à venir : la baisse des crédits européens à l'aide alimentaire en 2014 ; l'arrivée prochaine du pic pétrolier... Face à cette prochaine échéance, l'exemple de Cuba que nous n'avons découvert qu'en 2010, méritait bien le détour. Comment un pays qui ne savait produire que du tabac et du sucre, et qui se trouve du jour au lendemain sans pétrole, sans engrais et sans les vivres du COMECON a-t-il pu reconquérir sa souveraineté alimentaire ? Par une présence de la collectivité publique sur les questions alimentaires. Par un retour à la terre aussi bien des ingénieurs, des enseignants que des petites gens. Par des systèmes locaux vertueux. Par le libre accès à la terre. L'expérience de Cuba montre qu'une agriculture de proximité sans pétrole, à grande échelle, peut être possible. Et qu'il n'y a peut-être pas lieu d'attendre que nous soyons au fond du gouffre pour créer « maraîchages coopératifs », des « parcs publics potagers » des « trames nourricières » liées aux « trames vertes et bleues », des « universités populaires du jardinage »... Et des « ambassades du bien vivre alimentaire » !

Quoi qu'il en soit, je pense pouvoir prétendre aujourd'hui qu'aucune action de développement social n'a de valeur s'il n'y a pas l'empathie, s'il n'y a pas chez l'élu, le prescripteur, le chef de projet, l'animateur, l'encadrant jardinier, la conscience vive que malgré d'indéniables différences, nous partageons suffisamment une part d'un même destin pour nous permettre de nous mettre à la place de ces personnes dont nous espérons « qu'ils poussent un jour les grilles ».

Comme nous pouvons le voir par quelques exemples, on ne peut marcher autrement qu'ainsi, « avec », sur le chemin qui mène jardin.

Dominique Hays

\* [www.incredible-edible.info/](http://www.incredible-edible.info/)

\*\* [www.angesgardins.fr](http://www.angesgardins.fr)